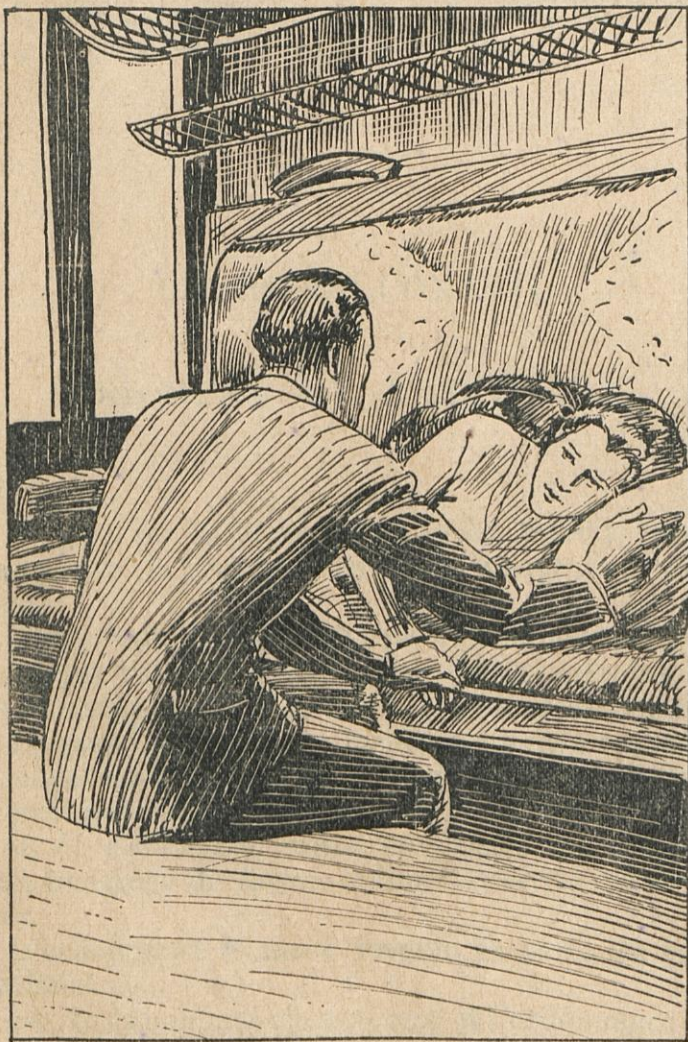




Soigneusement, il arrangea les coussins, la força de s'étendre et la couvrit de son manteau. (p.3198).

C. I.

LIVRAISON 401

Il la regarda avec admiration ; il était rare de voir une femme accepter, avec une telle sérénité et un tel calme, d'affronter un danger semblable.

CHAPITRE CDXXVII

TRIOMPHE DE L'INSOLENCIE

— Ça c'est la fin de tout ! se dit Dubois, essayant de surmonter la peur qui l'envahissait sous un calme apparent.

Après tout, il vaut mieux rester pendant un an dans une prison française, que d'être dévoré par les loups dans une steppe russe, se dit-il. Il haussa les épaules.

Ce serait évidemment bien désagréable de se trouver soudainement privé de sa liberté ; mais il ne le supporterait pas plus mal que les autres ; il y avait toujours moyen de s'arranger, même en prison. Et Dubois essayait d'imaginer de façon optimiste sa vie future en prison.

L'ordonnance le mena jusqu'à la porte du bureau du colonel.

Les trois hommes s'arrêtèrent et l'ordonnance frappa sur le panneau de cette porte derrière laquelle le traître, — comme Dubois appelait le colonel, dans son for intérieur se trouvait.

— Quel triomphe pour celui-là ! se dit-il tandis

qu'un sourire ironique glissait sur ses lèvres ; aujourd'hui, il aura raison de se moquer de moi.

Malgré sa colère, lorsqu'il pénétra accompagné de l'inconnu, dans le bureau du colonel, il s'inclina correctement et salua d'une voix distincte et aimable. A tout prix, Dubois voulait dissimuler la rage qui le tenait.

Le colonel ne répondit pas à son salut ; il lui tournait le dos et ne fit aucun geste trahissant qu'il avait remarqué la présence de Dubois dans la pièce.

L'inconnu, qui devenait de plus en plus antipathique à Dubois, s'approcha du secrétaire près duquel se trouvait le colonel.

Il se pencha vers lui et chuchota quelques mots à son oreille.

Le colonel hocha plusieurs fois la tête.

Puis l'inconnu se détourna et s'adressa à Dubois :

— Vous êtes René Dubois, sujet belge ?

— Oui ! Mais permettez-moi, de vous demander, à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis le chef de la police des étrangers..

L'inconnu déclina sa qualité en souriant légèrement, il tira de sa poche un papier qu'il montra à Dubois. C'était sa légitimation et lorsque Dubois l'eut parcourue des yeux il la remit sans un mot dans son portefeuille.

— Merci bien !... dit celui-ci, avec une politesse forcée.

— Vous savez, je suppose, que vous êtes expulsé de France, monsieur ?

— Oui, monsieur, et je le regrette infiniment.

— On vous a expulsé à la suite d'une condamnation ?

— Non... comme étranger peu désirable, comme la police nous nomme si gentiment, lorsqu'elle veut trouver une raison pour nous expulser.

Le commissaire fit semblant de ne pas l'entendre,

il feuilleta son carnet, qu'il avait tiré de sa poche, et dans lequel il sembla chercher une chose d'une extrême importance.

Son visage était sombre, on eut dit qu'il avait à décider de l'avenir de la nation.

Dubois prit ombrage de l'air important que l'autre se donnait et il dit :

— Je vous dispense d'un interrogatoire, monsieur. Montrez-moi le mandat d'arrêt, que vous avez sur vous, je suppose et je vous suivrai. Je vous suivrai même jusqu'en prison, si cela vous fait plaisir... Je me suis résigné et je me laisserais conduire partout, comme une pauvre victime. N'hésitez pas, vous perdez votre temps en cherchant des notes sur moi, emmenez-moi sans tarder...

Le commissaire leva la tête de sur son carnet et contempla Dubois d'un air étonné, il semblait douter de sa santé mentale et il le regarda longuement, sans dire un mot.

Puis, il hocha la tête et remarqua :

— Il n'est pas question pour le moment d'arrestation...

— Ah !... se dit Dubois qui poussa un soupir de soulagement.

Et il reprit vite, d'un air insolent :

— Voulez-vous avoir l'extrême bonté, de me faire savoir pour quelle raison, vous me retenez ici, et pourquoi vous vous occupez de mes affaires ?

Le colonel se retourna vivement dans son fauteuil et fit un geste rapide à l'inconnu. Celui-ci se tut et ce fut le colonel qui répondit à sa place.

— Je me suis renseigné au sujet de votre expulsion, et j'ai réussi à obtenir de la police l'annulation de cet ordre. Seulement pour qu'il vous soit permis de rester en France, vous devrez accepter certaines conditions.

— Je vous remercie, mon colonel. Mais quelles sont ces conditions ? Je serais tout de même curieux de les connaître avant de les accepter.

Le commissaire interrompit cette conversation :

— La première condition posée est, que vous vous engagerez à mener une vie tranquille et à ne gêner personne... comprenez-vous ?

Dubois lui jeta un regard méprisant :

— Je jure de mener une vie irréprochable.

Le commissaire sourit ironiquement, et continua d'un ton glacial, mais très poli :

— Pour éviter toutes difficultés dans le cas où vous oublieriez cette décision, vous serez sous la surveillance de la police pendant un an. Je regrette d'être forcé de vous poser cette condition...

Dubois hésita ; il regarda les visages impassibles des deux hommes et dit enfin :

— Mais cela est très désagréable pour moi... Ne pourrait-on pas m'épargner cette surveillance, qui sera d'ailleurs totalement inutile !..

— Non, cela est impossible ! Vous devez accepter nos conditions ou quitter la France dans les vingt-quatre heures.

Dubois réfléchissait.

Il était très désagréable de se trouver sous la surveillance de la police, mais néanmoins, cela l'était moins que d'aller en prison, ou même de quitter la France. Et puis, un an serait vite passé, et l'on ne serait sans doute pas trop sévère avec lui.

Peut-être trouverait-il même le moyen d'esquiver cette surveillance, il avait encore quelques relations à la Préfecture de police...

Le commissaire continuait :

La proposition que je vous fais en ce moment n'est pas encore officielle, rien n'est décidé encore et nous

nous réservons de prendre une décision différente si cela nous paraît nécessaire.

Il se tourna vers le colonel et demanda en clignant imperceptiblement de l'œil :

— Vous permettez que je me retire, mon colonel ?

Le colonel s'était levé :

— Je vous en prie, monsieur le commissaire.

— Maintenant on va parler sérieusement, se dit Dubois observant le colonel, qui avait accompagné le commissaire jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque celle-ci se fut refermée derrière lui, le colonel revint à pas lents vers son bureau et dit à Dubois, en lui désignant une chaise :

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Puis il parla :

— La décision que nous allons prendre de concert avec le commissaire de la police des étrangers dépend entièrement de l'entretien que nous allons avoir au sujet de votre article. Pourriez-vous vous décider à rompre vos relations avec ce journal allemand, dont vous m'avez parlé ? Réfléchissez, car c'est une question très importante.

— Vous voulez dire, que je devrais renoncer à mon intention de publier des articles qui donneraient des renseignements détaillés sur les affaires de l'Etat-Major français ?...

— C'est exactement ce que je voulais dire...

— Je le ferais, à la condition que je serai dédommagé par l'Etat-Major de toutes mes dépenses et que je toucherai la somme que j'aurais pu gagner avec ces articles. C'est une condition assez raisonnable, il me semble.

— Bien !... Nous sommes prêts à vous payer les cinq mille francs. Mais nous exigeons d'abord le manus-

crit en question, que vous avez déposé au journal, c'est une condition aussi raisonnable que la vôtre.

— Je le demanderai à la rédaction et je vous le remettrai immédiatement après l'avoir reçu.

Le colonel secoua la tête.

— Ce n'est pas si simple que cela mon cher. Vous donnerez le reçu qu'on vous a donné en échange de cet article au commissaire de police et c'est lui, qui s'occupera de tout le reste. Puis vous signerez un papier dans lequel vous déclarerez que tous vos renseignements sur l'espionnage français et la manière dont l'Etat-Major travaille avec les espions, sont des mensonges, que vous avez voulu volontairement égarer vos lecteurs.

Dubois eut un sourire cynique, il haussa les épaules et dit :

— Vous savez aussi bien que moi, mon colonel, que mes renseignements ne sont pas faux, mais peu m'importe, je suis prêt à signer ce papier. Que ne ferait-on pas quand on se trouve dans une situation semblable ? Je vous signerai tous les papiers du monde.

Le colonel ne répondit rien et demanda froidement :

— Vous avez ce reçu sur vous ?

— Oui, mon colonel.

— Et vous consentez à le donner « volontairement » au commissaire de la police des étrangers ?

— Vous mettez un tel accent sur « volontairement » mon colonel, que je suppose, que je n'ai pas autre chose à faire qu'à obéir et qu'on me prendra de force ce papier précieux, si je ne le donne pas de bonne volonté ? Est-ce bien cela ?

Le colonel hocha la tête.

— Vous avez compris. On vous arrêterait aujourd'hui même et l'on vous accuserait de chantage...

— Je n'ai exercé aucun chantage, qui pourrait m'accuser de cela ? s'écria Dubois qui rougissait de colère.

Le colonel leva la main :

— Calmez-vous !... votre présence ici, et la demande que vous m'avez posé, prouvent abondamment, que vous êtes venu à l'Etat-Major pour faire du chantage. Mais comme nous voulons éviter un procès, nous accepterons de vous laisser vivre en France et nous renoncerons à toute accusation contre vous, si vous...

Dubois l'interrompit :

— Vous avez peur que le public n'apprenne des choses qui pourraient nuire à l'honneur de l'Etat-Major. C'est la raison pour laquelle vous acceptez mes conditions, n'est-ce pas ?

Le colonel haussa les épaules, il évitait visiblement le regard de Dubois.

— Nous avons les moyens d'éviter un procès et d'empêcher qu'un seul mot de notre entretien soit connu par le public.. Ne vous illusionnez pas sur l'importance de vos menaces.

Dubois poussa un profond soupir.

— C'est vrai !... vous en avez le pouvoir. je l'admets. Je vais donc me résigner et j'accepte tout ce que vous voulez.

— C'est l'unique chose que vous pouvez faire. Nous sommes donc d'accord pour les conditions ?

Dubois hésita à prononcer le « oui » fatal, il se demandait s'il ne lui serait pas possible d'exiger des conditions plus favorables en employant des menaces plus efficaces. Mais il ne trouvait rien.

Enfin il se décida et, regardant le colonel d'un air hautain et froid, il déclara :

— Je vous ai déjà dit, que je me voyais obligé de m'incliner devant la force et que je reconnaissais qu'il ne

me restait aucun moyen de refuser vos conditions. Ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai trouvé autre chose, un moyen dont le commissaire de police ne se doute pas. Seulement j'hésite à l'employer, car je ne serais plus libre, — et cela ne me tente guère... Vous comprenez ?

— Je ne comprends rien, dit le colonel, ne parlez pas si vaguement, expliquez-vous et dîtes-moi, nettement de quel moyen vous parlez, pour une fois, essayez de laisser de côté les phrases inutiles.

— Ce ne sont pas des phrases inutiles, mon colonel, je lutte pour ma vie, je ne tiens pas à être ruiné par les conditions que vous me posez...

Il me semble que votre vie n'en sera pas moins ruinée, si on vous arrête sous l'inculpation de chantage...

Dubois inclina la tête en signe d'assentiment :

— Ce serait terrible. Mais lorsque je sortirais de prison, je serais un homme libre. Je devrais quitter la France ; mais on ne vit pas si mal que cela à Berlin... et personne ne pourrait m'empêcher de reprendre mes travaux journalistiques en Allemagne.

— Vous auriez l'intention de publier vos articles à Berlin, vous feriez imprimer vos mensonges dans un an ?

— Vous savez très bien, mon colonel que ce ne sont pas des mensonges... Vous demanderiez maintenant le manuscrit que j'ai déposé à Berlin, et celui-là, bien sûr ne paraîtra pas. Mais cela ne fait rien ; j'en écrirais d'autres, beaucoup d'autres. Je ferais même une campagne régulière contre mes ennemis, et ma plume sera une arme assez redoutable, mon colonel, je vous en préviens...

— Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps en écoutant vos ridicules menaces s'écria le colonel, rougissant de fureur et d'indignation contenues, décidez maintenant, tout de suite, si vous voulez oui ou non accepter

les conditions que nous vous posons ? J'ai hâte d'en finir avec cette histoire malpropre.

Dubois sourit.

— J'accepte toutes vos conditions, sauf celle d'être mis sous la surveillance de la police, dit-il lentement et en observant attentivement le visage du colonel.

Celui-ci sonna et l'ordonnance parut immédiatement sur le seuil de la porte.

— Restez ici, ordonna le colonel, en se levant de table.

Et, se tournant vers Dubois, il dit :

— Attendez mon retour !...

Dubois comprenait que l'ordonnance devait le surveiller pendant l'absence du colonel.

Sa colère contre celui-ci augmenta et il prit la décision de se venger terriblement de cet ignoble traitement qu'il se voyait forcé de subir.

Du fait qu'on avait négocié avec lui, il concluait qu'on le craignait à l'Etat-Major et qu'on avait donné des ordres pour acheter son silence.

— S'ils m'arrêtent aujourd'hui, ils se hâteront de me relâcher demain, dit-il, je connais trop de secrets et je pourrais leur nuire terriblement.

Et fort de cette pensée, il décida de n'accepter sous aucun prétexte la surveillance de la police.

Lorsque le colonel revint dans son bureau, le commissaire l'accompagnait. L'ordonnance sortit de la pièce et Dubois, avant qu'on lui eût adressé la parole, déclara :

— Je suis décidé à ne pas accepter la surveillance de la police, mon colonel. Je préfère aller en prison.

Les deux hommes se regardèrent d'un air surpris et le commissaire dit, d'un ton menaçant :

— Je vous conseille de bien réfléchir avant de prendre une décision, vous pourriez la regretter.

— J'ai suffisamment réfléchi, pour savoir que je

préfère la prison à la surveillance, j'ai le temps d'attendre un an..

Le colonel jeta un regard suppliant au commissaire qui lui fit un signe de tête.

Il se tourna vers Dubois à qui il dit d'un ton mal assuré :

— Bien !... d'ailleurs, nous avons décidé de ne pas insister sur cette condition, cela n'a vraiment pas d'importance. Si vous acceptez de vous soumettre aux autres conditions, nous pourrions certainement nous arranger.

— Je vous ai déjà dit, que j'acceptais tout, sauf la surveillance de la police, déclara Dubois avec insolence.

— Donnez-moi maintenant le papier que vous avez reçu de la rédaction du journal allemand...

— Vous voulez dire le reçu pour mon manuscrit ?
Dubois secoua la tête..

— Je regrette, je veux d'abord avoir un papier me confirmant l'autorisation de rester en France un temps illimité ; puis je réclame les cinq mille francs, que vous m'avez promis comme dédommagement pour mon article...

— Nous savons cela, il est inutile de le répéter, interrompit le colonel ; finissons-en donc ! Monsieur le commissaire, vous donnerez à monsieur Dubois son permis de séjour en France ; il est déjà rédigé, vous n'avez plus qu'à le signer. Et moi, je vous donne les cinq mille francs. Puis vous me signerez le papier dont je vous ai parlé et vous nous donnerez le reçu en question. Dépêchez-vous, j'ai déjà perdu trop de temps avec vous...

Dubois triomphait !.. enfin il avait obtenu ce qu'il voulait et on l'avait même prié de l'accepter.

Il prit les cinq billets de mille francs, que le colonel lui tendait, le remercia et lut attentivement le permis de séjour, que le commissaire avait signé pour lui.

A son grand étonnement. il y trouva son adresse actuelle.

— La police sait donc où je me trouve, se dit-il, surpris, il est probable que je suis surveillé depuis le premier jour.

Et probablement aussi cette surveillance ne cesserait plus, tant qu'il resterait en France.

Il ne trouverait pas les moyens d'échapper, partout la police le retrouverait, partout on le suivrait.

Cette découverte lui fut bien désagréable et il eut de la peine à dissimuler son désappointement aux deux hommes.

Après avoir étudié longuement le papier, il le replia avec soin.

— C'est bien, dit-il, en le glissant dans son portefeuille, à côté des billets de banque.

Puis, il tendit le reçu pour son manuscrit au commissaire et signa le papier que le colonel avait rédigé pour lui.

Ses mouvements étaient lents et son visage montrait une expression mécontente.

— Eh bien ! l'affaire est faite, dit-il, en déposant enfin la plume.

— Il n'est pas question d'une affaire ! répondit avec violence le colonel, je vous interdis de vous moquer de nous. Ce sont des décisions, que nous avons pris de commun accord et je vous conseille vivement de tenir votre parole, car vous pourriez vous en repentir, si vous vous imaginez pouvoir nous tromper. Vous comprenez ?

Dubois hocha la tête et parvint à dissimuler un sourire cynique.

— Et, maintenant, filez !.. je ne veux plus vous voir, ajouta le colonel en ouvrant la porte toute grande, n'essayez plus de revenir !

Dubois salua et sortit.

Mais il se jura de se venger.

L'Etat-Major français regretterait un jour de l'avoir traité ainsi ; Dubois n'était pas encore au bout de ses ressources imaginatives.

CHAPITRE CDXXVIII

PAUVRE JULIANE !...

Juliane, maintenant, était rétablie.

La perspective d'un départ prochain pour l'Europe avec son jeune mari lui faisait supporter avec patience son séjour dans l'île.

Ce jour-là, elle était mollement étendue dans un hamac et rêvait...

Un sourire heureux jouait sur ses lèvres...

Soudain, un sifflement éclata dans l'air, au-dessus de sa tête. Une liane souple retomba sur son cou, s'enroula, se serra...

Juliane voulut crier ; mais elle ne put...

A demi-étranglée, inconsciente, elle sentit que des bras robustes l'enlevaient du hamac, l'emportaient, puis elle ne sentit plus rien...

Elle était évanouie...

Lorsque de Groot revint à son bungalow, il trouva les servantes alarmées...

Depuis trois heures, leur jeune maîtresse avait disparu..

De Groot appela vivement Van Aglerberg par téléphone et celui-ci donna le conseil d'alerter immédiatement Stuardt.

Bientôt, les trois hommes se trouvèrent réunis dans le bungalow et le magistrat interrogea les domestiques.

Mais ceux-ci ne purent rien dire de plus que ce qu'ils avaient déjà expliqué à leur jeune maître : Juliane avait disparu mystérieusement...

Près du hamac, dans lequel elle reposait au début de l'après-midi, on ne trouva aucun indice...

Seule, une écharpe traînait à terre...

Claus De Groot, affolé par ce nouveau mystère ne savait que penser et il se tournait interrogativement vers ses deux amis.

— Que pensez-vous de cela ? leur demanda-t-il.

— Mais, peut-être, dit Van Aglerberg, s'efforçant de paraître rassuré, alors qu'il ne l'était pas du tout ; peut-être votre femme est-elle simplement sortie pour une promenade ?...

— Impossible, riposta vivement De Groot ; elle ne serait pas sortie en pantoufles et en robe d'intérieur ; d'ailleurs, elle ne sortait jamais de la propriété sans prévenir les domestiques...

— Voyons, ne nous affolons pas, dit Stuardt à son tour ; vous n'avez plus dans l'île aucun ennemi depuis l'incarcération de Koalwink et de Savou ; qui pourrait s'être attaqué à votre femme ?...

— Qui sait ?... dit rêveusement Claus De Groot. Depuis quelques jours, je note autour de moi comme une activité sournoise et hostile... Sait-on jamais ce que pensent les indigènes du pays.. Et puis, il y a aussi ces vagabonds hindous qui ont passé par ici, ces jours derniers...

A ce moment, la conversation s'interrompt net :

Un courrier, couvert de sueur, venait de franchir la porte du jardin et s'acheminait, courant toujours, vers la véranda où se tenaient les trois hommes.

Arrivé près d'eux, il se prosterna, salua profondément le magistrat et lui tendit un pli officiel.

Celui-ci prit ce pli, l'ouvrit rapidement et, après avoir lu, laissa échapper un blasphème :

— Malédiction !

Ses deux amis le considéraient d'un air interrogateur ; Stuardt fit un geste pour congédier le javanais qui, après s'être de nouveau incliné très bas, disparut rapidement ; puis, se tournant vers De Groot et Van Aglerberg, il déclara d'une voix qui tremblait un peu :

— Vos pressentiments ne vous avaient pas trompé, mon cher De Groot, votre femme a bien été enlevée ; je n'en doute plus, maintenant ; car Koalwink s'est évadé.

.....

Le soir tombait, un navire venait d'entrer majestueusement dans le port de Java ; les canots mis à la mer portaient vers le quai, les passagers qui s'arrêtaient dans l'île.

Parmi ceux-ci un jeune homme d'une trentaine d'années, à la belle mine hautaine et aristocratique, se distinguait par sa haute taille et sa tenue sportive..

Dès que le canot eut abordé le quai, il sauta légèrement à terre, et, se tournant vers un petit homme tout rond qui le suivait en soufflant, il lui dit :

— Mon bon Firmin, occupe-toi des bagages ; nous allons au Grand-Hôtel. Pendant ce temps, je vais faire



*...elle sentit que des bras robustes l'enlevaient du
hamac... (p. 3214).*

un tour sur le quai et profiter des dernières lueurs du jour pour prendre quelques photos.

Il avait parlé en français et, au son de sa voix, un homme qui passait en se hâtant, se retourna :

— Valbert ! s'exclama-t-il ; c'est bien toi !..

L'inconnu, entendant prononcer son nom, se retourna et lui-même s'exclama :

— Claus, mon vieil ami, quel hasard !... Nous nous sommes quittés à Paris et c'est ici que nous nous retrouvons, au bout du monde !... Que fais-tu ici ?..

— Je te l'expliquerai plus tard... Pour l'instant, un malheur terrible vient de me frapper : ma femme a été enlevée par un ennemi cruel et je crains le pire... Je courais chercher un médecin de mes amis pour lui demander de m'accompagner dans mes recherches...

— Ton médecin a sans doute ses malades ; moi qui viens ici en touriste, je puis t'accompagner sur l'heure ; il te suffira de me guider, car je ne connais pas le pays.. Je t'offre mon aide de grand cœur.

— Je l'accepte de même, mon cher ami ; alors, nous n'avons plus qu'à rentrer chez moi ; je t'exposerai mon plan, nous étudierons le chemin qu'ont pu prendre les ravisseurs de ma chère Juliane et nous préparerons hâtivement notre expédition. Tu as des bagages ?..

— Oui... Firmin !..

L'interpellé qui, à ce moment, se débattait au milieu d'une bande d'indigènes déguenillés qui se disputaient l'honneur et le profit de porter les bagages de l'étranger, répondit aussitôt.

— Monsieur Jacques ?

— Firmin, nous n'allons plus au Grand Hôtel, mais chez Monsieur De Groot, mon ami, qui nous donne l'hospitalité...

De Groot s'approcha du groupe que formaient le valet de chambre de son ami et les indigènes et en inter-

pellant deux dans leur langue, il leur donna l'ordre de se charger des bagages et de les suivre au bungalow.

Puis, revenant à son ami, il lui prit le bras et l'entraîna rapidement.



Jacques Valbert et Claus de Groot avaient été condisciples au Lycée Louis-le-Grand et s'y étaient liés d'une amitié sans nuages.

Puis, tandis que Claus De Groot, fils de parents fortunés, rentrait en Hollande pour ne revenir en France que pour y faire la fête et quelques sottises, Jacques Valbert, dont la mère était restée veuve et sans fortune, se mettait courageusement à l'œuvre et se faisait rapidement une place dans le grand journalisme parisien.

C'était ainsi qu'une dizaine d'années après avoir terminé ses études, le jeune homme se trouvait en mission à Java, pour y étudier les mœurs du pays, et envoyer à son journal un reportage susceptible d'intéresser les lecteurs aux pays exotiques qu'il allait visiter...

Les deux jeunes hommes dont la joie de s'être retrouvés était voilée par le triste événement dont De Groot venait de faire le récit à Valbert, s'étaient assis devant la collation improvisée par les domestiques sur l'ordre de leur maître.

— La police est-elle au courant ? demanda Valbert.

— Dès mon arrivée, dès que j'ai su la disparition de Juliane, j'ai mis au courant le magistrat qui avait fait juger Koalwink, cet individu qui s'est évadé et que je soupçonne fort d'être l'auteur du crime.

Seul, cet homme avait une raison de faire cela. Son appétit de vengeance doit être plus grand encore main-

tenant que jadis et Juliane avait déjà failli être sa victime... Il pensait sans doute qu'en frappant ma femme il m'atteindrait plus sûrement.

Stuardt a mis immédiatement tous les agents indigènes en campagne ; malheureusement, je n'ose espérer un résultat très rapide ; c'est pourquoi j'ai décidé de rechercher moi-même la piste du criminel... D'ailleurs je ne pourrais rester tranquillement ici, tandis que ma pauvre Juliane pourrait subir mille morts...

— Je te comprends et je t'y aiderai de toutes mes forces. Mais, je ne crois pas que, ce soir, nous puissions faire grand'chose.. La nuit est venue ; nous ne pouvons que préparer notre départ pour demain matin à l'aube.

— C'est entendu.. Et si tu veux venir dans mon bureau, je te montrerai la carte détaillée de l'île, afin que nous tracions notre itinéraire.

.....

Quand Juliane revint à elle, elle se trouvait étendue sur une peau de tigre ; elle était étroitement ligotée et solidement baïllonnée...

L'endroit où elle se trouvait était assez sombre néanmoins, elle pouvait se rendre compte que ce cabinet sans fenêtre était contigu à une autre pièce, sous la porte de laquelle passait un rai de lumière.

Mais chose étrange, cette demeure bougeait lentement ; des cahots, de temps en temps, secouaient la jeune femme qui retombait ensuite mollement sur la peau de tigre, dont la tête naturalisée, était tout contre la sienne.

— Je suis dans une roulotte à bœufs, se dit Juliane. Elle connaissait bien ces véhicules dont se servaient tous les nomades des Indes, et de la Malaisie.

Elle en était là de ses réflexions, quand, soudain, la porte s'ouvrit et donna passage à Koalwink.

L'homme ricanait méchamment.

— Eh bien ! princesse, dit-il d'un ton plein d'ironie, qu'en dites-vous ?...

Cet imbécile de Koalwink, qu'on avait fait si facilement jeter en prison, sait-il bien se venger ?...

Et ce n'est pas tout, ma douce colombe ; je vous réserve des surprises.. Nous verrons où en sera votre fierté d'Européenne, si fière de votre sang pur de tout mélange, lorsque je vous aurais fait passer où je pense...

Ah ! ah ! ah !...

La fière Juliane De Groot se traîna aux genoux de cet infâme métis ; de ce sang-mêlé, qui n'est pas digne de vivre avec les européens ; cet homme qu'on peut cravacher, faire jeter en prison...

Mais tout cela se paie, chère Madame ; Koalwink n'oublie rien... Jamais rien...

Juliane, impuissante, incapable de parler, à cause du baïllon très serré qui fermait sa bouche, jetait à Koalwink des regards chargés d'indignation.

Mais le métis ne faisait qu'en rire...

La porte ouverte sur la pièce voisine donnait un peu de clarté dans le trou où la malheureuse gisait ; elle pouvait voir le visage convulsé de haine de son tourmenteur qui continua pendant un long moment à lui jeter des injures et des menaces.

Cependant, il s'arrêta enfin et sortit du cabinet en disant :

— Au revoir, ma belle, nous nous reverrons bientôt.



CHAPITRE CDXXIX

DE JAVA A MALACCA

Koma, l'ancienne esclave de Koalwink, était maintenant parfaitement guérie.

Elle était venue reprendre sa place dans la maison des De Groot et lorsqu'elle avait appris la disparition de sa jeune maîtresse, elle avait été désespérée.

Aussi, s'était-elle jetée aux genoux de De Groot le matin de son départ en le suppliant de l'emmener...

Claus De Groot avait, naturellement, refusé tout d'abord, mais son ami Valbert ayant intercédé pour la jeune malaise, il s'était laissé toucher.

— Laisse-donc, Claus, avait-il dit, cette jeune fille peut nous être très utile pour nos recherches... Emmène-la, elle nous rendra certainement assez de services pour justifier sa présence...

Claus avait donc consenti et la petite troupe composée des deux jeunes gens, de Firmin, et de Koma était montée en automobile aux premières heures du matin.

Ils se rendaient dans une petite localité située non loin de Java, où se trouvait la prison. Ils espéraient avoir là quelques renseignements sur la fuite de Koalwink.

En effet, dès leur premier contact avec les autorités du village, De Groot et Valbert surent que la fuite de Koalwink avait coïncidé avec l'arrivée d'une troupe de nomades, voyageant en roulottes, traînées par les bœufs.

— Si je ne me trompe, dit le gouverneur du village aux deux amis, ces gens sont des sectateurs de Kâli, la déesse qui réclame sans cesse des sacrifices humains... Je me suis laissé dire, ajouta-t-il, après une pause de quelques instants que le prisonnier évadé, un demi-sang comme nous les appelons ici, est le fils d'un chef Thug et d'une hollandaise, venue de Sumatra, après une vie orageuse. Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à ce que cet homme ait été délivrée par ses frères de race...

Les deux jeunes gens avaient laissé parler le gouverneur sans l'interrompre.

Le sang de Claus De Groot se glaçait dans ses veines à la pensée que Julianne, sa chère et douce femme, était dans les mains des sanguinaires adorateurs de la terrible Kâli...

Ils posèrent encore diverses questions au Gouverneur et acquirent la certitude que les nomades dont ils parlaient étaient bien les mêmes que ceux qui étaient passés à Java, la veille de l'enlèvement de Julianne.

Il s'agissait maintenant de savoir quels chemins ces gens avaient pris.

— Dites-moi, petite, demanda Claus De Groot à Koma, sais-tu quelle était la religion de Koalwink ?...

— Pas exactement, maître, répondit la jeune malaise ; mais il recevait fréquemment des hommes qui étaient des prêtres dans son pays d'origine...

— Et sais-tu quel était son pays d'origine ?...

— Je crois que son père était originaire du nord de l'Inde...

Et la jeune fille baissa la voix, comme si les mots qu'elle allait proférer eussent eu la force d'évoquer les terribles personnages :

— Du pays des Thugs, acheva-t-elle...

— Tout concorde !... conclut Valbert. Nous ne pouvons malheureusement plus douter de l'enlèvement de ta malheureuse femme par ces misérables, à l'instigation sans doute de ton ennemi Koalwink...

Puis se tournant de nouveau vers Koma, restée près d'eux, le journaliste demanda :

— Ne connais-tu pas un temple dédié aux dieux de l'Inde, soit dans l'île, soit dans la presqu'île de Malacca, enfin, à proximité ?...

— Il existe un temple de Kâli, — et la voix de la jeune fille tremblait — non loin de la mer, dans la jungle, à l'extrémité de la presqu'île... Je le connais, car j'y suis allé une fois avec Koalwink.. Il faut prendre le bateau pour s'y rendre.

— Eh bien, reprit Valbert, je pense que nous ne nous tromperons guère en nous dirigeant droit sur ce temple, pour y retrouver ou y attendre les ravisseurs de ta femme... Quel que soit le sort que lui réservent ces féroces étrangleurs, ils ne peuvent en décider ailleurs que dans leur temple.. Et puisque celui-ci est le plus proche que nous connaissions, il y a de grandes chances que nous trouvions-là la pie au nid...

— Allons ! répondit Claus De Groot, de plus en plus abattu à l'idée des dangers qu'allait courir la pauvre Juliane.

Les deux amis se plongèrent dans l'étude de la carte routière et laissant de côté toutes les routes que ne pouvait emprunter les chars à bœufs, ils tracèrent un itinéraire presque certain de la marche de leurs ennemis.

Puis, après s'être restaurés, ils remontèrent dans l'automobile qui les avait amenés et que conduisait le brave Firmin.

Empruntant la route qu'à leur estimation devaient suivre les chars des indiens nomades, ils ne tardèrent

pas à avoir la certitude qu'ils étaient bien passés dans les villages qu'ils traversaient ; mais, contrairement, à ce qu'ils avaient fait dans les environs de Java, ils ne s'y étaient pas arrêtés ; ils n'avaient fait que les traverser...

— Mais alors, dit Claus De Groot, quant à la troisième étape, ils recueillirent le même renseignement, nous devrions déjà les avoir rattrapés... Notre auto, je pense, va plus vite que leurs bœufs.

— Sans doute, répondit Valbert, mais ils ont près d'un jour d'avance sur nous ; de plus, nous avons perdu plusieurs heures pour notre enquête à la prison ; j'espère que nous allons, d'ailleurs, les rattraper rapidement, maintenant ; ils ne peuvent plus être loin, s'ils suivent toujours cette route...

Mais au relai suivant, les deux amis eurent une déception cruelle. Personne n'avait vu les nomades, ni leurs chariots...

— Ça se complique, se dit in-petto le journaliste, tandis que De Groot, navré, se demandait ce qu'il convenait de faire...

D'un côté de la route, maintenant, la mer s'apercevait à perte de vue, tandis que de l'autre, commençait la jungle sauvage ; il ne devait plus y avoir beaucoup de villages ou de hameaux jusqu'au bout extrême de l'île...

— Deux villages encore, ou plutôt deux fermes importantes, dit Valvert qui consultait la carte, puis l'on arrivait à Batavia, d'où un vapeur les porterait dans la presque île de Malacca...

— Il est bien naturel, commenta Valbert, cherchant à distraire son ami, que ces gens évitent les grandes villes... La proximité du grand port ne leur permettrait guère de passer inaperçus dans cette région ; ils doivent connaître suffisamment la jungle pour s'y engager même avec leurs chars...

— Mais par quel moyen traverseront-ils le bras de mer qui sépare l'île de la terre ferme ?...

— Pose la question à Koma, peut-être pourra-t-elle te répondre...

— Ecoute Koma, demanda De Groot à la jeune fille, lorsque tu es allée au temple avec Koalwink quel moyen de transport avez-vous emprunté ?

— Nous sommes allés en char à bœufs jusqu'à la mer...

— Vous avez traversé la jungle ?...

— Oui, mais je ne saurais pas retrouver le chemin...

— Mais après Koma, vous êtes arrivés dans un grand port ?

— Non... Un tout petit port de pêcheurs malais et hindous... Koalwink y avait un grand bateau et c'est ce bateau qui nous a menés à Malacca... Là, non plus, nous n'avons pas pénétré dans un port ; nous avons abordé plus à l'est, dans la jungle même.

— Tout s'explique, dit De Groot, mais nous n'avons pas les moyens, nous, de partir d'ailleurs que de Batavia.

Il répéta à son ami ce que venait de lui dire Koma dans son langage et celui-ci hocha la tête, puis conclut :

— Si bien qu'avec leurs chars à bœufs, ils arriveront avant nous...

Enfin, quand ils arrivèrent à Batavia, la chance sembla leur sourire : le vapeur pour Malacca partait dans une heure.

Firmin s'occupa rapidement de l'arrimage de la voiture sur le navire ; puis les trois hommes et la jeune fille s'installèrent à bord.

Le navire, faisant deux fois par semaine la traversée de Batavia à Malacca, était un vieux bâtiment assez mal aménagé.

La partie réservée aux voyageurs de première classe se composait d'un minuscule fumoir qui se trouvait de

plain-pied avec le pont, et d'où partait l'escalier conduisant au salon qui n'était guère plus grand que celui d'un logement parisien ? Les portes de six cabines exiguës s'ouvraient dans le salon même.

La mauvaise humeur était générale, tant chez les passagers que chez les matelots et dans le personnel du bord. Il faisait une chaleur torride ; pas un souffle d'air ne venait rafraîchir l'atmosphère ; aussi tous les passagers restaient-ils sur le pont et cette promiscuité de tous les instants, ne faisait qu'aggraver le malaise.

Le navire avançait très lentement, sur une mer qu'on eut pu croire d'huile et l'impatience de De Groot s'exaspérait.

Après le dîner, Koma rentra dans sa cabine, tandis que les deux jeunes gens et le fidèle Firmin restaient sur le pont pour fumer leur cigare.

Il faisait encore très chaud, mais à mesure que la nuit tombait, la température devenait tolérable.

Le disque de la lune éclairait le ciel sans nuages et le spectacle de la mer, dans les ondes de laquelle se jouaient les reflets argentés de l'atre des nuits était féérique...

— Croyez-vous, demanda Firmin, qui s'intéressait énormément à ce que faisait son maître, que nous arriverons à temps ?...

— Je le crois, répondit Valbert. Même dans le cas où ces bandits arriveraient au temple de Kâli avant nous, je ne crois pas qu'ils mettent leur sinistre dessein à exécution avant plusieurs jours... Les dates des sacrifices à la sanguinaire déesse sont fixées d'avance ; les prêtres n'officient pas entre ces dates...

— Ne pourrions-nous demander secours à la police de Malacca ? demanda le domestique.

— Ce serait très imprudent... Les malfaiteurs seraient immédiatement en éveil et ils pourraient emmener

leur victime ailleurs. D'ailleurs tous les gouvernements de l'Inde, aussi bien que ceux de Birmanie et de Malacca ont pour principe de ne pas se mêler des manifestations religieuses des indigènes. Je sais bien que, dans un cas de ce genre, les autorités dérogeraient à cette règle ; mais elles ne le feraient qu'après une longue et minutieuse enquête... La police ne se hasarderait à pénétrer dans le temple qu'après avoir acquis des preuves absolues... Vous pensez bien qu'alors il serait trop tard..

— Dans ce cas qu'allons-nous faire ?...

— Nous verrons, répondit Valbert. Je pense que le mieux sera de nous faire passer pour des chasseurs de tigre et si nous parvenions à tuer un de ces animaux, nous aurons acquis des droits à la gratitude des habitants du pays et cela est important...

— Tiens, c'est vrai ! dit le planteur. Eh bien, nous tâcherons de faire une hécatombe de tigres...

Comme il faisait plus frais sur le pont que dans les cabines, les trois hommes restèrent à causer encore une bonne heure, mais enfin, vaincus par la fatigue, ils allèrent se coucher.

.....

Quand les voyageurs arrivèrent à Malacca, un soleil d'une ardeur fantastique incendiait l'atmosphère et la ville semblait dormir.

Seuls passagers débarqués par le navire qui continuait sa route les trois hommes et la jeune fille remontèrent dans l'automobile qui avait été débarquée en même temps qu'eux.

Lentement, la voiture remonta la rue principale, tandis que ses occupants cherchaient des yeux un hôtel convenable.

Ils ne tardèrent pas à se trouver devant un immeuble d'assez piètre apparence qui portait comme enseigne « Grand Hôtel de Malacca ».

— Voilà notre affaire, dit Valbert, frappant sur l'épaule de son valet de chambre. Arrête-nous là, Firmin.

L'immeuble, avec ses persiennes closes, semblait inhabité comme toutes les autres maisons bordant la rue.

La porte principale était une baie, masquée par un de ces rideaux de crin tressé que l'Orient affectionne.

Le journaliste s'approcha de cette portière et appela ; mais seul un écho ouaté par l'atmosphère humide et surchauffée lui répondit.

De nouveau, il appela, sans plus de résultat.

Un policeman indigène, attiré par la présence des étrangers s'approcha d'eux :

— Pour réveiller Babou Changar, il faut faire plus de bruit que cela, leur dit-il en anglais.

Et, joignant l'exemple à la parole, il frappa à grands coups de son bâton, dans les volets clos du « palace ».

Un store de crin ne tarda pas à se soulever et un Hindou encore jeune, mais très corpulent, vêtu d'un complet de toile blanche et chaussé de souliers vernis parut.

Sa physionomie était placide et douce et ses grands yeux sans expression étaient encore tout bouffis de sommeil.

De la main, il adressa un petit signe d'amitié au sergent de ville qui porta la main à son turban et s'éloigna ; puis il s'effaça en s'inclinant et, d'un geste, invita les trois hommes à pénétrer dans le vestibule.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il ensuite.

— Il nous faudrait quatre chambres.

— A votre disposition, Monsieur, fit l'Hindou. Le prix sera de dix roupies par semaine et par chambre...

Les repas sont comptés séparément...

Et il ajouta, non sans une pointe de vanité :

— Ce sont de très belles chambres...

Les voyageurs le crurent sur parole, car tout ce que l'on pouvait voir de l'ameublement du « palace » était quoique très simple, commode et très propre.

Du reste, même s'il en avait été autrement, les voyageurs auraient dû se contenter de ce que pouvait leur offrir Babou Changar, car il n'y avait pas d'autre hôtel dans la ville.

— Eh bien, c'est entendu, Monsieur Changar. Voulez-vous faire monter nos bagages dans nos chambres... ? Je suppose aussi que vous avez un garage pour notre voiture ?...

— Oui, Monsieur, je vais donner les ordres nécessaires.

Il s'approcha d'un immense gong et se mit à le marteler à tour de bras pour réveiller les domestiques.

Au bout de quelques secondes, les serviteurs commencèrent déjà à accourir.

Il en surgissait de toutes parts et il était presque impossible d'en déterminer le nombre d'un coup d'œil.

Les domestiques hindous ne font pas grand'chose ; on les paie très peu et ils ne coûtent pas cher à nourrir. Et il en faut environ une douzaine pour faire la besogne d'une bonne à tout faire de nos pays.

C'est pourquoi Babou Changar en employait trente ou quarante selon la saison et les besoins du moment.

Sur un ordre du babou, une dizaine d'entre eux se précipitèrent sur les bagages des voyageurs qu'ils transportèrent au premier étage de la maison où se trouvaient les chambres qu'on leur destinait.

Les nouveaux débarqués furent heureux de prendre possession de leur logis provisoire, installé sans luxe, mais avec plus de confort qu'ils n'avaient osé en espérer.

Très fatigués du voyage, ils passèrent le restant de la journée dans leurs appartements et ne sortirent qu'à la nuit tombée pour prendre l'air.

Les rues étaient très animées ; à cette heure-là, tous les habitants cherchaient à respirer. Les uns se dirigeaient vers le bord de la mer ; les autres restaient assis sur le seuil ou dans le vestibule de leurs maisons.

Les rues étroites et presque silencieuses malgré les passants qui y circulaient étaient imprégnées de cette odeur particulière que l'on perçoit dans toutes les vieilles villes du Nord de l'Inde.

Il n'y avait point d'éclairage public, mais les lampes à acétylène qui illuminaient les boutiques et les vestibules des habitations répandaient une lumière très suffisante.

Les quatre étrangers ne suscitaient nulle curiosité sur leur passage ; cependant, ils étaient certainement les quatre seuls européens se promenant dans la ville, car, dans toute leur promenade, ils n'en rencontrèrent pas un seul.

Les habitants de Malacca, autant qu'on en pouvait juger d'après leurs allures et leurs visages, semblaient être très calmes pour ne pas dire apathiques. Ils avaient de beaux visages à l'expression très douce et comme résignée à une vive monotone et sans joie.

— Ces gens ont l'air très gentils, observa Jacques Valbert, mais leur compagnie ne doit pas être très divertissante.

— Il ne faut pas trop se fier à l'apparence, dit Claus De Groot. Telle qu'elle est, cette ville ne manque pas d'un certain charme.. Ici, c'est l'Orient pur ; la physionomie de cette ville ne doit pas s'être beaucoup modifiée depuis des siècles... On éprouve ici la sensation de l'immuable...

